

ERHARD STIEFEL : CREATEUR DE MASQUES.

Caroline de BARONCELLI

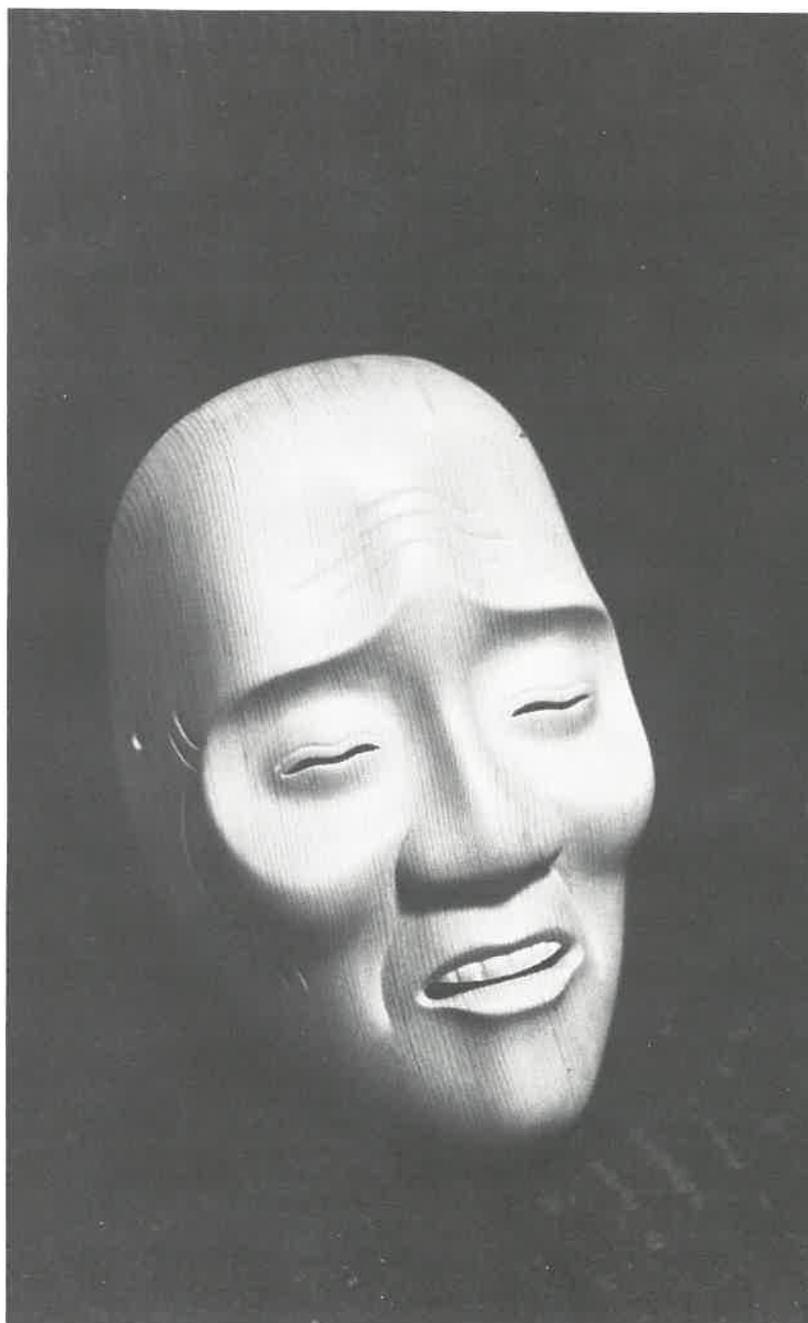


Photo M.-P. Bonné

Masque de vieille Nô

L'histoire d'Erhard Stiefel, qui fabrique des masques depuis vingt-cinq ans, commence en Suisse allemande dont il est originaire. Le Carnaval et ses personnages masqués le fascinent. Mais, bizarrement, il entre aux Beaux-Arts puis à l'école Jacques Lecoq dont l'enseignement est axé principalement sur le mouvement. La carrière d'Erhard Stiefel prend forme mais il y a encore un tour du monde et un long séjour au Japon où il découvre le théâtre Nô. C'est ainsi que toutes influences confondues, il commence à fabriquer des masques et à approfondir ses connaissances. « *Mes premières recherches furent sur les masques de la Commedia dell'arte* » dit-il, « *sur le théâtre grec dont on ne sait rien, sur les masques du monde entier jusqu'à ceux créés par les esquimaux.* » Et, comme ils sont peu nombreux en Europe à avoir une telle vocation, Ariane Mnouchkine fait appel à lui.

« *C'est au théâtre du Soleil* », explique-t-il « *que j'ai pu mettre en pratique ma connaissance des masques, ceux-ci étant à la Cartoucherie à la base du travail sur la recherche d'un personnage. Car un masque a des vertus scéniques qui sont nombreuses. Il permet avant tout de voir comment l'homme fonctionne. Un masque n'est jamais une idée mais une analyse de l'individu dont il agrandit et amplifie les gestes. Le comédien qui porte un masque, n'ayant plus à sa disposition aucun effet de mimique ou de voix, est obligé d'engager son corps. Il possède ainsi sa démarche, son rythme propre et devient comme un dessinateur de mouvement. Mais le masque, c'est aussi un moyen d'inventer ou de réinventer une nouvelle forme de théâtre. Si un jeune comédien peut tout de suite jouer un vieillard, il doit apprendre à « jouer le masque », or, comme il n'existe que peu de documents sur le théâtre masqué en Europe, nous sommes obligés de retrouver des lois, des méthodes, par analogies souvent et principale-*



Photo M.-P. Bonné

Masque en bois de jeune fille

ment avec le théâtre balinais dont les masques sont proches de ceux de la Commedia dell'arte. Enfin, le masque exacerbe la transpiration qui existe naturellement au théâtre. Mais pour que les vertus du masque soient réelles, il faut, comme le dit un vieux maître balinais, « que le masque danse », c'est-à-dire qu'il fonctionne.

Cette notion est mystérieuse : une connaissance difficile à expliciter. On ne connaît le pouvoir d'un masque qu'au dernier moment, comme un luthier qui, possédant la forme de son instrument, ignore jusqu'à la dernière minute le degré de pureté du son qui va en sortir. Mais, sur une scène, la magie du masque se révèle. Il vit ou il demeure inerte. Et, s'il respire, personne n'en parle, les médias se taisent ! Ce silence ne doit pas étonner. Il prouve simplement que les masques d'un spectacle ne sont pas ajoutés mais évidents et parfaitement intégrés. L'esthétique ici ne joue aucun rôle. Une chose pourtant est certaine : il faut, pour fabriquer un masque, se

mettre en état de création, comme le comédien quand il interprète un rôle. C'est pourquoi je ne travaille qu'avec des metteurs en scène en qui j'ai confiance. Ariane Mnouchkine, forcément, mais aussi Maurice Béjart, Vittezz, Rosner. Avec eux, je sais que les masques seront bien utilisés. Je ne travaille pas non plus en rapport avec des décorateurs ou des costumiers. Ceux-ci viennent après dans la réalisation d'un spectacle, quand le comédien a trouvé son personnage en partant du masque. Une fois que celui-ci est défini, alors seulement on l'habille, on le coiffe, on l'éclaire. Ce dernier élément est capital. Je me souviens que Kansé Motoaki, grand Maître du théâtre Nô, quand il vint à Paris au théâtre du Rond-Point, fut très gêné par la violence des éclairages. »

Pour réaliser un masque, Erhard Stiefel part d'un visage venu de son imaginaire, de documents ou d'une rencontre. Il observe les vieillards, les hommes principalement,



Photo Martine Francki

L'âge d'or d'Ariane Mouchkine

« Car, » dit-il, « les masques féminins sont difficiles à réaliser. La représentation d'un visage de femme étant souvent exprimé par une beauté standardisée, donc sans vie. Mais un masque n'est jamais l'imitation d'un visage. S'il est juste, anatomiquement parlant, il doit aussi raconter une vie, comme ce masque japonais qui fut réalisé par un sculpteur sur le visage de sa jeune épouse qui venait de mourir. Mais ce n'est pas un masque mortuaire. Il y a dans ce travail tout l'amour qui unissait ces deux êtres, tous leurs souvenirs. »

Erhard Stiefel commence, pour réaliser un masque, par modeler le visage qu'il a choisi. Puis il en prend l'empreinte qu'il moule en plâtre. A partir de là, plusieurs matériaux sont possibles. Le carton, le cuir - les masques de la Commedia dell'arte étaient faits dans cette matière - ou le bois qui est, pour Erhard Stiefel, la matière noble par excellence dans laquelle on peut créer tous les volumes souhaités.

« De plus, » dit-il, « un masque n'est pas sculpté uniquement pour un usage immédiat. Il est destiné à durer. Il suffit, pour s'en persuader, de regarder certains masques japonais qui datent du XIVe siècle. Le bois autorise cette durée. Plus un masque vieillit et plus il devient beau. »

Le travail se fait ensuite à l'aide de gouges, instruments qui ressemblent à des ciseaux creusés en gouttière. Les unes sont traditionnelles, les autres forgées par un maître japonais spécialement pour lui, pour son travail et affûtées d'une certaine manière.

« Pendant tout le temps de la sculpture, » explique Erhard Stiefel, « je laisse sur le sol les copeaux de bois. Cela correspond à un rite, à des signes. Ensuite, quand arrive le travail « en surface », alors seulement je range tout. Les couleurs - peinture ou laques - doivent apporter la note finale de justesse mais peuvent aussi tout faire rater. Il y a un certain mystère dans le choix de la couleur d'un masque. Regardez celui de Pan-



Photo M.-P. Bonné

Stiefel travaillant sur un masque



Photo M.-P. Bonné

Instrument de mesure japonais



Photo M.-P. Bonné

Masque de Stiefel



Photo M.-P. Bonné

Masques de Stiefel

Intérieur du masque
Photo M.-P. BonnéPhoto Michèle Laurent (Gamma) - Masque
Stiefel, Théâtre du Soleil (Shakespeare)Photo Michèle Laurent (Gamma) - Masque
Stiefel, Théâtre du Soleil (Shakespeare)Photo Michèle Laurent (Gamma) - Masque
Stiefel, Théâtre du Soleil (Shakespeare)

talon. Il est noir, ce qui est un comble pour une utilisation scénique ! Mais pour qu'un masque soit parachévé, il faut que l'intérieur de celui-ci soit aussi travaillé que l'extérieur ; qu'il porte les mêmes intentions. L'intérieur d'un masque, c'est ce que le comédien voit en dernier ; c'est le contact avec la peau. Au Japon, on reconnaît un sculpteur grâce à l'intérieur du masque. C'est la personnalité de l'artiste, sa signature. »

Erhard Stiefel a travaillé partout dans le monde, aux Etats-Unis aussi bien qu'en Norvège ou en Allemagne. Ses prochains masques seront une fois de plus pour le théâtre du Soleil. Un spectacle sur la libération de l'Inde, d'Hélène Cixous dont le titre provisoire est « l'Illiade ». Il y aura une quarantaine de comédiens et... cinq masques, ce qui, contrairement à ce que l'on imagine est beaucoup. « Encore une fois » dit Erhard Stiefel, « on ne crée pas une vie comme cela. Encore une fois, un masque n'est pas un objet ni simplement un accessoire de théâtre. Il vit. Il respire. Ce n'est pas une philosophie, c'est une conviction. »

DIPROFA
STRUCTURE VOS SALLES

- Podiums modulables
démontables
et sur mesures

TÉL. : 16/1 46.27.72.52

(à suivre...)